

LA CONTRIBUTION DU PAYS SALONAIIS A LA BATAILLE DE VERDUN



Il s'agit de rendre hommage aux combattants du pays salonnais morts pendant cette bataille. Cependant, la contribution du pays salonnais, c'est aussi et surtout toutes ces familles qui ont subi l'absence temporaire ou définitive d'un proche, parti au front et revenu, parfois estropié, ou tombé au champ d'honneur. C'est aussi l'activité économique et quotidienne qui a changé.

Le contexte de cette bataille, c'est avant tout son périmètre géographique. Il y a aussi les combattants et les moyens dont ils disposaient, avec un zoom sur la Voie Sacrée, itinéraire essentiel pour l'approvisionnement logistique, au sens large, c'est-à-dire en y incluant les troupes elles-mêmes. Enfin on peut rappeler les cinq grandes phases de cette bataille, en précisant les lieux du sacrifice des combattants morts pour la France.

Verdun n'était pas une ville ordinaire aux yeux des allemands. En 843, c'est le traité signé à Verdun qui partage l'empire carolingien en trois royaumes et Verdun a été une ville du Saint Empire Germanique depuis le X^e siècle. Elle formait avec les deux autres villes libres Toul et Metz la province des trois évêchés, qui a été définitivement rattachée à la France en 1648 par le traité de

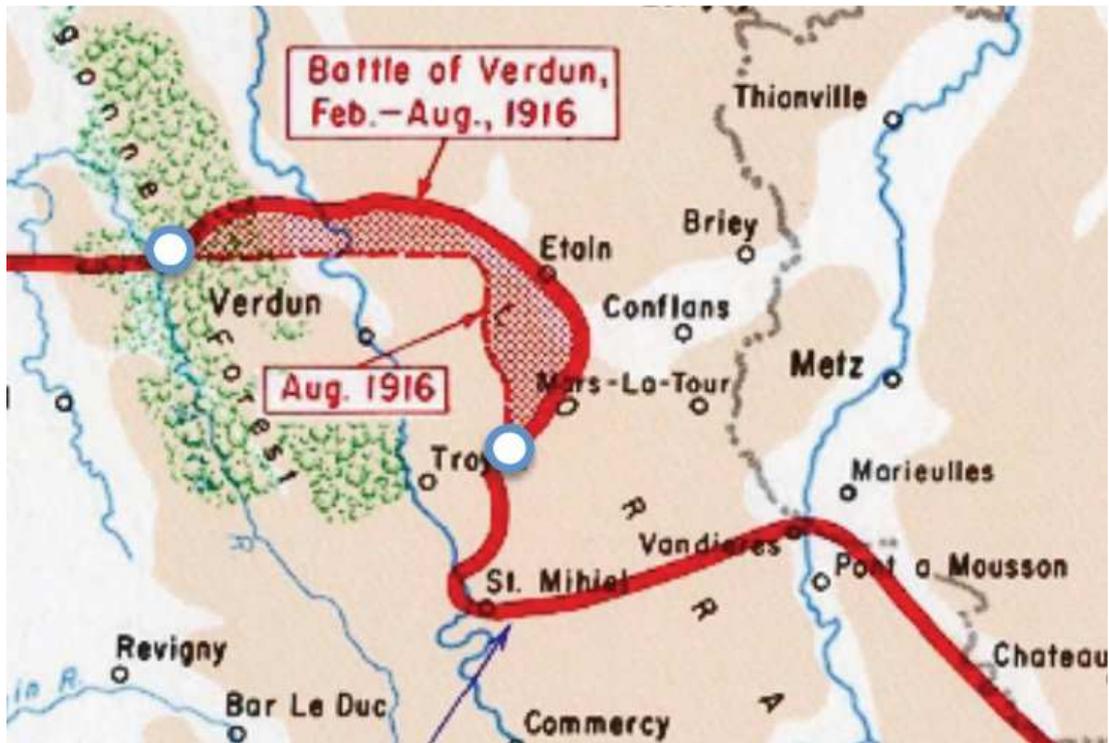
Münster. Elle avait vocation à être une ville de garnison face à l'Est. Par deux fois, sous la Révolution puis pendant la guerre de 1870, elle avait été conquise par les Prussiens. Elle avait été ensuite protégée par une série de forts édifiés dès 1871.

Le front était stabilisé depuis la fin de l'année précédente, l'hiver étant propice à l'enlèvement physique du conflit dans la boue des tranchées. Pourquoi les allemands voulaient-ils attaquer à Verdun ? Ils avaient d'abord, pendant l'automne et l'hiver, fortifié leurs positions le long du saillant de Verdun, de manière à durcir leur résistance face aux tirs de l'artillerie française et à les rendre inexpugnables pour y accumuler des troupes ainsi qu'une artillerie et un stock de munitions d'un volume inouï à l'époque.

Dans le désordre, car les historiens ne leur ont pas véritablement accordé de priorité, on peut citer comme raisons du choix de cet objectif par les Allemands :

- diminuer la longueur du front du saillant, qui les oblige à y concentrer des troupes qui leur manquent sur d'autres parties du conflit, notamment en Somme et en Belgique ;
- retrouver un accès vers la capitale française ;
- porter un coup au moral de l'armée française par une attaque éclair victorieuse, grâce à une préparation d'artillerie d'une violence et d'une puissance inconnues jusqu'alors.

Le front est en effet distendu par la hernie de Saint-Mihiel et le saillant de Verdun.



Verdun est entourée d'un réseau de fortifications, construites après la guerre de 1870, raison pour laquelle l'artillerie allemande a été massée le long des Côtes. Rappelons que l'Allemagne est seule à tenir, sur le front occidental, face à l'alliance de la France, du Royaume-Uni et de la Belgique.

Quelques chiffres pour préciser le problème du saillant. La longueur du front, 70 km qui est le double de la distance à vol d'oiseau des deux pivots, Avocourt et Les Eparges, tient au relief : les Côtes représentent un sérieux obstacle à l'avance allemande.

La ligne des collines boisées qui sépare Verdun de la plaine de Woëvre est à une altitude moyenne de 300 mètres, et d'un abord assez escarpé. De l'autre côté, à l'Ouest, la forêt d'Argonne à une altitude de 200 mètres également, conduit à la Champagne et à Paris.

L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1916

En 1916, l'armée française est composée de soldats professionnels et de conscrits, qui sont appelés à l'âge de 20 ans pour renforcer les professionnels, et ce pendant une durée de 3 ans depuis l'année 1913. L'entrée en guerre fera que ceux qui sont déjà sous les drapeaux et ceux qui seront appelés par la suite devront y rester jusqu'à la fin du conflit, et pour beaucoup ce sera seulement aux premier et second trimestres 1919.

Il existe alors pour l'armée de terre, le GQG, sous la responsabilité du Général en chef, rôle tenu depuis plusieurs années par le général d'armée **Joffre**. Ce dernier a la haute main sur l'emploi des forces terrestres, en assumant les rôles de commandant organique et de commandant opérationnel. C'est lui qui décide de la stratégie et répartit les forces terrestres

sur le champ de bataille, en zone avant, et en zone arrière, où sont positionnées les forces de réserve, ainsi que dans l'intérieur, où sont cantonnées les unités de dépôt. Ces dernières sont chargées de l'enrôlement des recrues, nouveaux engagés ou appelés, de leur formation initiale et de leur équipement. Au bout du cycle initial d'entraînement, les forces neuves sont envoyées dans les régiments en ligne.

Sur le champ de bataille terrestre, l'unité prise en compte par le GQG est le Corps d'Armée : celui-ci est composé de 2 divisions. La pyramide se déploie ensuite jusqu'au niveau élémentaire de l'unité de base qui est l'escouade, commandée par un caporal.

L'escouade est l'unité élémentaire relativement au couchage et à la nourriture. La section est l'unité de manœuvre. La compagnie est l'unité administrative de rattachement, chargée entre autres du paiement de la solde. 4 compagnies forment un bataillon, qui est l'unité tactique déplacée comme telle sur le champ de bataille. Un régiment peut ainsi avoir deux bataillons au front et deux bataillons en réserve prêts à les relever. Vient ensuite le régiment, que l'on peut qualifier d'unité morale en plus de son rôle administratif, car c'est lui qui est porteur du drapeau et c'est le régiment qui est l'objet de récompenses pour la vaillance et l'endurance de ses hommes. C'est au niveau divisionnaire qu'apparaissent des unités complémentaires d'autres armes : artillerie, génie et cavalerie.

Le corps d'armée est l'unité majeure de combattants terrestres réunis au sein d'une des 21 régions militaires (en 1916). Par exemple, la région militaire sud-est s'appuie sur le XV^e CA.

Au niveau du CA, se situent, outre deux divisions d'infanterie, un quartier général, composé d'un état-major, d'un service d'intendance, d'un service de santé, d'un service vétérinaire, d'une trésorerie pour la paie, d'un service postal et enfin d'une unité de prévôté, chargée de la police militaire.

Le service vétérinaire est très important car la plupart des transports de matériels se font par voitures hippomobiles, en particulier pour l'artillerie et le génie, sans compter bien sûr la cavalerie. Le service vétérinaire assure également le respect des règles d'hygiène pour l'abattage des animaux destinés à la nourriture des combattants.

L'arme de l'infanterie, en particulier, comporte des régiments dits territoriaux, composés d'hommes mobilisables âgés de plus de 35 ans en moyenne. Ces derniers n'ont plus les qualités physiques exigées des combattants en première ligne. Ils remplissent en revanche un certain nombre de missions indispensables au bon fonctionnement des unités de l'avant mais qui ne nécessitent pas la résistance et l'endurance que l'on attend des combattants en ligne.

Une des missions de la territoriale : l'entretien des routes, s'avèrera particulièrement prenante pour la **Voie Sacrée**. Il y a aussi la fabrication d'éléments de renforts pour les tranchées ou les réseaux en avant des lignes. En effet, les tranchées sont généralement creusées dans un matériau meuble, terre ou argile, qu'il est nécessaire de renforcer par des claies, des fascines et des gabions.



Les barbelés sont tendus sur des piquets de bois, certains réseaux sont préfabriqués, suivant les plans de leur inventeur : les réseaux RAMAS. Il existe des instructions précises pour creuser les tranchées, mais la nature du terrain et, surtout, les bouleversements dus aux bombardements font que les tranchées n'obéissent pas toujours au modèle réglementaire. Les caillebotis sont particulièrement nécessaires pour s'affranchir de l'humidité, souvent plusieurs centimètres d'eau, en fond de tranchée.

Les tranchées sont organisées en lignes, la première étant la plus près de l'ennemi. Elles sont reliées entre elles par des boyaux de communication, qui n'ont pas besoin d'un renfort aussi important. A l'avant de la première ligne, il y a des réseaux, destinés à freiner ou empêcher la progression des assaillants et des postes d'écoute, dont le but est d'essayer de surprendre les mouvements de l'ennemi, soit en surface, soit en galeries souterraines.

L'arme du génie, dont les hommes de troupe ont les appellations de sapeur et de mineur, a pour cœur de métier le génie civil. La sape est en fait le creusement de galeries souterraines, destinées à permettre l'approche discrète de l'ennemi ou la pose d'explosifs de forte puissance sous les lignes ennemies. Une tranchée est ainsi anéantie, bien sûr avec les hommes qui s'y seraient trouvés.

L'écoute est pratiquée par des stéthoscopes particuliers : les géophones. L'acheminement des denrées lourdes ou volumineuses est favorisé par un transport sur voie ferrée légère de 60 cm. La pose des circuits électriques, pour l'acheminement de l'énergie ou des communications téléphoniques et télégraphiques est à renouveler au rythme des destructions dues aux explosions des obus de l'artillerie allemande. La guerre chimique est aussi le rôle du génie, chargé de la mise en œuvre des produits chimiques pour la fabrication finale des obus asphyxiants ou lacrymogènes mais également de l'approvisionnement des protections, comme les masques à gaz.

Dans le domaine des itinéraires, les routes, les voies ferrées spécialisées et les ponts sont la charge exclusive du génie. Il a été ainsi primordial de conserver aux troupes qui se repliaient lors des avancées allemandes la possibilité de traverser la Meuse et son canal latéral pour venir en sécurité en rive gauche : suivant la configuration du terrain, après la destruction des

ponts existants par l'artillerie ennemie, il a été nécessaire de construire rapidement des ponts pour le trafic lourd ou des ponts-bateaux.

Mais le génie est aussi en charge de l'établissement des plans et des modèles des tranchées, des abris divers, de la construction de bâtiments préfabriqués, comme les baraques ADRIAN. Enfin le génie est également responsable de l'implantation des postes de télégraphie optique par signaux morse.



L'artillerie dispose de moyens très différents pour remplir ses missions au service du corps d'armée et de la II^e armée dans la Région Fortifiée de Verdun. Des pièces de marine de 14 cm, initialement destinées à l'armement de cuirassés en construction ont été envoyées sur le front à Toul et Verdun.

La particularité d'un navire de guerre étant d'être en mouvement permanent et soumis aux éléments atmosphériques, les canonnières marines ont appris à tenir compte pour la visée de la force et de la direction du vent et apprennent à leurs frères d'armes terriens à les incorporer dans leurs calculs d'azimut et d'élévation.

Les moyens dont disposent les canonnières : les petits calibres, jusqu' 90 mm, sont généralement employés pour du tir direct : le canon de 75 mm, théoriquement à tout faire, a été pendant les premiers dix-huit mois du conflit l'arme principale de l'artillerie et surtout celle construite en plus grand nombre. Sa supériorité à l'époque tenait à l'utilisation des gaz pour son réarmement sans recul, ce qui lui permettait une excellente cadence de tir.



Les gros calibres : 120, 155 pour l'artillerie, ou 140 et 160 pour les canonnières marines, puis les très gros calibres : 200, 210 et 370, jusqu'à 400 mm, étaient généralement utilisés en tir courbe pour la destruction d'objectifs lointains à partir de pièces plus à l'abri des coups de

l'adversaire. Enfin les mortiers, dont le Crapouillot, étaient exclusivement utilisés pour détruire à courte distance des tranchées. Le tir courbe est généralement utilisé lorsque l'objectif n'est pas visible. Cela nécessite des moyens de repérage, par exemple par l'aviation.

Au début du conflit et jusqu'à une date tardive, les canons étaient acheminés par moyens hippomobiles, ce qui explique le nombre de chevaux réquisitionnés pendant le conflit, car près du front, les chevaux ne résistaient pas plus que les hommes à l'explosion d'un obus. Pour l'acheminement des munitions vers les batteries, les canonniers étaient eux-mêmes chargés de la construction des voies ferrées étroites de 60 cm, seules à même de s'affranchir de la nature du terrain. Pour l'artillerie de gros calibre, des tracteurs automobiles ont été progressivement utilisés, à partir de camions ou de tracteurs agricoles chenillés. Le canon de 75 était mis en œuvre par une équipe de 7 canonniers : les servants, qui apportaient les obus depuis le caisson et les pointeurs, qui assuraient les calculs d'azimut et d'élévation ainsi que le déclenchement des coups.

Lors du premier conflit mondial, l'aviation est utilisée pour la première fois à grande échelle et pour un apport décisif dans les combats terrestres. Elle permet de voir l'ennemi en profondeur, de localiser ses effectifs, ses tranchées, l'emplacement de son artillerie, par moyens peu mobiles : les ballons, ou rapides : les aéronefs.

En plus de l'observation, de nouvelles missions lui sont confiées : la chasse (pour la destruction d'autres aéronefs ou ballons en l'air) et le bombardement d'objectifs terrestres. Comme souvent, cette guerre est l'occasion d'un progrès énorme dans les capacités des avions (vitesse, autonomie, altitude), qui sont désormais construits en très grande série.

Les ballons captifs, tels la célèbre saucisse, ont été beaucoup utilisés pour l'observation des lignes ennemies. La mise en œuvre de ces ballons nécessite une grosse quantité d'hydrogène, pour les gonfler, et un tracteur muni d'un treuil, pour le garder dans la position et à l'altitude choisie. L'observateur avait d'emblée la possibilité de communiquer directement par téléphone avec le sol, contrairement aux observateurs sur avion, qui ont dû attendre les progrès de la TSF.



Un équipage avant de partir en mission photographique, 1916
© Carnets de Charles Hallo edu.museedelagrandedeurope.eu

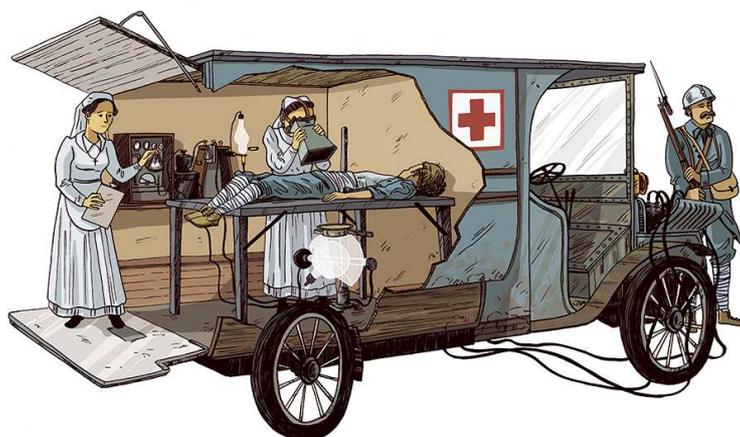
Comme les améliorations du glaive sont toujours accompagnées des améliorations du bouclier, la défense contre avions est née de cette guerre. La détection se faisait encore par moyens acoustiques (nous avons déjà vu l'écoute en sape et l'orthophone). Le jumelage de plusieurs cornets acoustiques permettait de déterminer une direction et une élévation d'un avion ou d'une escadrille qui approchait du front. De nuit, la recherche utilisait de puissants

projecteurs lumineux et enfin la riposte se faisait par armes légères (des mitrailleuses) ou à plus grande portée par le couteau suisse de l'artillerie, le canon de 75, encore lui.

Le service de santé avait un rôle a été primordial dans le traitement des blessés, qu'il importait de pouvoir renvoyer en ligne si possible. Il ne faut pas oublier les malades, atteints de maladies infectieuses comme la typhoïde, les conditions d'hygiène dans les tranchées étant particulièrement défavorables de par l'humidité, la présence des parasites de peau et surtout la proximité de cadavres en décomposition.

Le service de santé était organisé sur trois niveaux : du poste de secours près du front, qui assurait un premier diagnostic et les premiers soins (on peut parler de médicalisation), le blessé qui nécessitait des soins plus lourds était envoyé dans une ambulance disposant de personnel plus spécialisé et de moyens plus lourds. Enfin, un blessé grave pouvait être acheminé vers un hôpital militaire.

Mais l'innovation majeure a été, à l'initiative de **Marie Curie**, la conception et le réalisation de camions radiologiques, équipés de tout le matériel permettant radioscopie et radiographie, de manière à localiser sur un blessé par explosion d'obus la présence des éclats, qui pouvaient être extraits beaucoup plus rapidement de manière à diminuer le risque d'infection. Ces « petites Curies », au nombre de 2 au début du conflit étaient au nombre de 18 en 1918. Marie Curie avait dans le même temps organisé des formations pour médecins et opérateurs de radio et s'était elle-même formée à ces techniques, participant au diagnostic près du front.



La guerre de Verdun a été l'occasion pour l'armée française de se doter d'une arme renouvelée. Le Train s'est de plus en plus rapidement au fur et à mesure de commandes de plus en plus importantes aux constructeurs, muni de camions et d'automobiles en remplacement de ses moyens hippomobiles. Cette modernisation s'est appuyée sur la réussite de l'organisation logistique de la rotation des troupes sur le front de Verdun par la Voie Sacrée, nommée ainsi après la guerre par Maurice Barrès.

Souvenons-nous que les premières années du XX^e siècle étaient dans l'industrie celles de l'organisation du travail. La logistique du front de Verdun a été organisée par un officier du train polytechnicien, d'une manière industrielle, ce qui a permis son efficacité. Le mérite en revient au capitaine Doumenc.

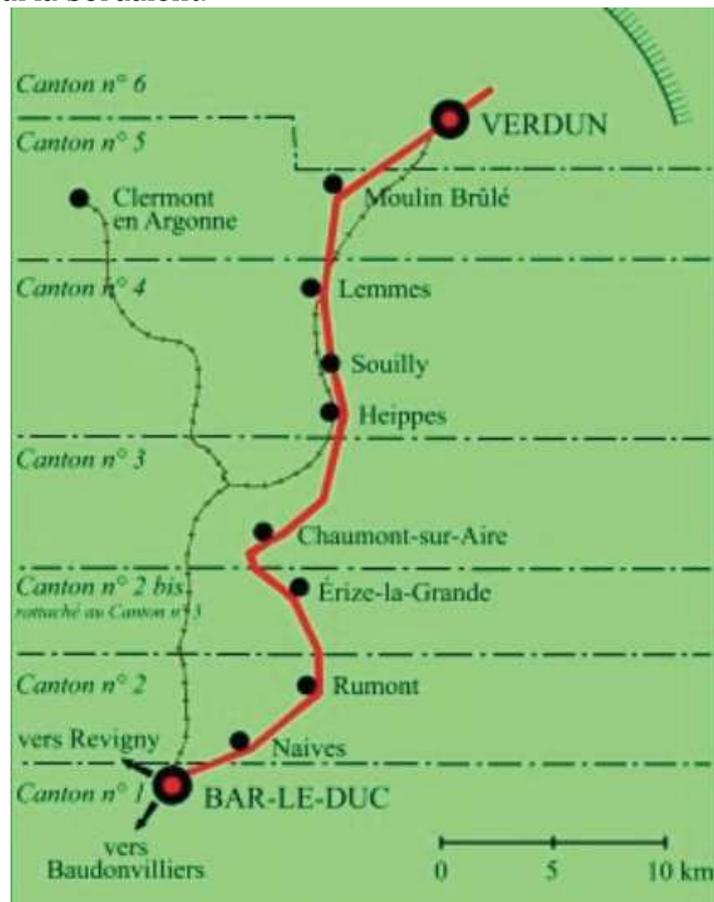
Copiant l'organisation de sécurité des chemins de fer, il a divisé la départementale reliant Bar-le-Duc à Verdun, c'est-à-dire du point d'arrivée ou de regroupement situé en arrière du front,

à l'abri de l'artillerie ennemie, jusqu'au point de destination, en cantons. Lorsqu'un convoi empruntait un canton, celui-ci lui était réservé, le convoi suivant devant attendre que le premier en soit sorti pour pouvoir s'y engager. La voie sacrée était réservée au transport automobile des troupes tandis que la voie ferrée étroite d'un mètre, était réservée à l'acheminement du matériel.

Les trois quarts des unités combattantes de l'armée française se sont relayées à Verdun, pendant ces 300 jours, ce qui représente des mouvements que nous ne saurions plus reproduire aujourd'hui.

Jusqu'à 8 000 hommes de troupe de la territoriale ont été engagés simultanément à l'entretien de cette voie, qui n'a jamais été recouverte de goudron et subissait donc les dégâts dus à la pluie, à la neige, au dégel. Les bandages pleins des camions étaient particulièrement destructeurs et il fallait sans cesse acheminer à partir de carrières proches des graviers et des pierres concassées pour refaire un revêtement carrossable en bouchant les ornières et les trous. Entre 700 000 et 900 000 tonnes de pierres ont été utilisées dans ce but.

Les troupes relevées partaient à l'arrière en repos et pour reconstituer leurs effectifs après les pertes subies au front. Elles n'avaient pas la priorité sur le trajet vers Bar-le-Duc, priorité accordée aux seules ambulances, et cheminaient donc à pied, soit sur la chaussée soit dans les champs ou les bois qui la bordaient.



LA BATAILLE

Il est possible de répartir 5 phases sur ces 300 jours de la bataille de Verdun, phases de durée et d'intensité ou de densité inégale, mais que l'on peut caractériser comme particulières. J'ai retenu les 5 suivantes :

- La dernière semaine de février. Initialement prévue pour être déclenchée le 10 février, la phase de l'assaut dite **Trommelfeuer** (tonnerre de feu) en raison du nombre d'obus tirés sur les positions françaises, en rive droite principalement du 21 au 23 février, avec une attaque des tranchées par les bataillons d'assaut munis de lance-flammes ;
- Le mois de mars, où l'offensive allemande porte sur les deux rives, plutôt concentrée sur le **fort de Vaux** (rive droite) et le **Mort-Homme** (rive gauche) ;
- du mois d'avril à mi-octobre, une série d'assauts sur tout le front, déjà plus court après les premiers gains de territoire des allemands ;
- une forte offensive française de mi-octobre à mi-décembre ;
- une dernière offensive française du 15 au 18 décembre qui permet de regagner un peu de territoire et stabilisera le front à l'entrée de l'hiver.

Un certain nombre de renseignements en provenance de la première ligne française tendait à prouver que les Allemands allaient localiser leur grande offensive sur le saillant de Verdun. Cependant, les allemands avaient pris le soin de tromper l'Etat-Major français par une série de coups de main sur l'ensemble du front occidental, de manière à camoufler le but réel, qui était bien Verdun. De plus, après la conférence des Chefs d'Etat-major des armées alliées en décembre 1915, et la décision finale de lancer un assaut anglo-français sur la Somme le 1^{er} juillet, pour lequel il fallait mettre en place un nombre considérable de troupes, le général en chef français n'était pas enclin à accueillir favorablement les demandes de renforcement de la RFV (région fortifiée de Verdun).

Une autre décision avait été prise, celle de désarmer de leurs canons les forts de la ceinture de Verdun, car des essais en vraie grandeur avaient montré que leur blindage et leurs renforts en béton ne résisteraient pas aux projectiles des monstrueux canons de 420 sur voie ferrée des allemands, qui pourraient rester à l'abri d'une riposte française avec leur portée supérieure à 40 km.

Le terrain conquis par les allemands du 21 au 25 février, où leur offensive a enfin été stoppée, représente environ 360 km². Le bois des Caures est perdu dès le premier jour. Le point rouge marque la ferme des chambrettes, près du village des Ornes, où a été tué à l'ennemi le premier soldat du pays salonais le 23 février : il s'agissait du canonnier-servant BONNARDEL, du 11^{ème} régiment d'artillerie à pied, habitant à Salon à sa mobilisation.

Le front est stabilisé sur une nouvelle ligne, toujours appuyée sur les pivots d'**Avocourt** et des **Eparges**. La ligne du front est véritablement raccourcie à environ 45 km, marquant l'atteinte d'un des objectifs ennemis. Les allemands sont sur les Côtes et s'installent dans le dispositif occupé quelques jours avant par les troupes françaises. Le général Pétain est nommé à la tête de la II^{ème} armée, qui occupe la Région Fortifiée de Verdun (RFV) et prend son PC à Souilly, au sud de Verdun, dans une voiture de chemin de fer aménagée.

Pendant que le front de la rive droite est le théâtre d'offensives et de contre-offensives qui ne sont pas déterminantes, en ce sens qu'elles ne font ni avancer ni reculer la ligne de front, sur la rive gauche les allemands se sont rendus compte qu'il est essentiel pour eux de s'emparer

de la **Côte 304**, sous peine d'être dans l'impossibilité de tenir la colline du **Mort-Homme**, précédemment conquise. C'est là aussi le théâtre d'offensives et de contre-offensives.

Cette période voit les décès suivants :

soldat Fournier du 149° RI ; sergent Blayac, du 141° RI, soldat Gros du 140° RI, tous trois nés à Salon ; soldat Girard du 141° RI, résidant à Salon ; soldat Girard et soldat Revol tous deux du 141° RI et résidants à Salon ; soldat Chave, du 158° RI, né à Pélissanne.

C'est au cours de la troisième phase que s'établit la nouvelle ligne de front en rive gauche, à partir du 24 mai et de la conquête définitive par les allemands de la Côte 304 et du Mort-Homme, qui ne seront repris qu'en 1917, voire 1918.

Mais ce n'est pas parce que les allemands ont établi une nouvelle ligne de front le 24 mai en rive gauche que les combats y ont cessé. En rive droite, les français ont, par leurs offensives successives réussi à reprendre du terrain et en ont perdu à nouveau, jusqu'au 7 juin. Malheureusement, les allemands ont jeté leur dernière énergie en juillet pour encore rapprocher la ligne de front de la ville de Verdun, qui au soir du 12 juillet et jusqu'en octobre, ne sera plus qu'à 2,5 km de leurs canons.

La liste des décès est plus importante dans cette phase, qui est aussi la plus longue :

Soldats Rodin du 74^{ème} RI et Favier du 6^{ème} RI, tous deux résidants de Salon ; soldat Autheman du 255^{ème} RI né à Salon ; soldat Englumen du 140^{ème} RI, né à La Barben ; soldats Troussier du 173^{ème} RI et Chauvet 216^{ème} RI, nés à Pélissanne ; soldats Reynier et Millot, tous deux du 341^{ème} RI et nés à Salon ; sergents Boniface du 359^{ème} RI et Bellon du 58^{ème} RI, résidants à Salon ; soldat Cheylan du 413^{ème} RI, né à Salon ; maître pointeur Jauras subsistant au 19^{ème} RI, résidant à Salon ; soldat Vian du 134^{ème} RI, né à Pélissanne ; soldat Villard, du 140^{ème} RI, résidant à Salon ; soldat Bernadès du 312^{ème} RI, résidant à Pélissanne ; sergent Blayac du 119^{ème} RI, né à Salon ; canonnier Maunier du 107^{ème} RA, résidant à Salon ; caporal Curnier du 98^{ème} RIT, né à Pélissanne ; soldat Jourdan du 214^{ème} RI, résidant à Salon et soldat Badaraque du 74^{ème} RI, résidant à Salon.

Les dernières offensives françaises se déroulent pendant les dernières huit semaines de la bataille, du 24 octobre au 18 décembre. Elles seront marquées par la reprise du **fort de Douaumont**, le 24 octobre et celle du **fort de Vaux** le 3 novembre. Ces succès sont dûs en grande partie aux préparations d'artillerie, dont la mise en œuvre des canons sur voie ferrée, en particulier pour anéantir toute résistance à Douaumont.

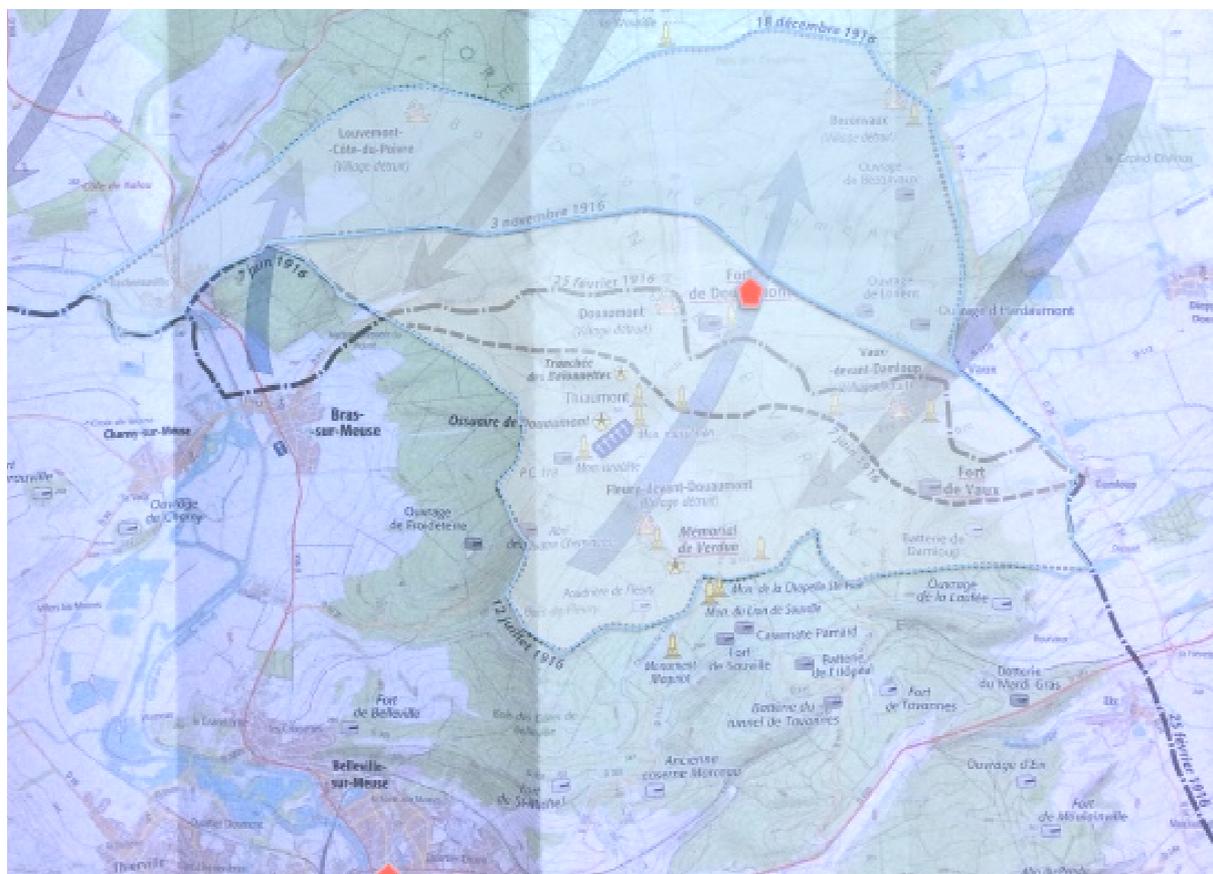
Les Français ont réussi, déjà au soir du 16 décembre, à repousser la ligne de front au nord de la ferme des Chambrettes, où était tombé le canonnier Bonnardel le 23 février.

Cette fois, le terrain reconquis le restera et la ligne de front est enfin repoussée à 7,5 km de Verdun, au-delà de l'artillerie de campagne allemande (le 77 mm).

La liste des décès continue malheureusement de s'allonger :

Le sapeur Mathieu, du 1^{er} RG, le soldat Josuan du 3^{ème} RZ et le sodat Bélléard du 112^{ème} RI, nés à Salon et le sodat Vallien, du 221^{ème} RI, résidant à Salon, ce dernier mort des suites d'une maladie contractée en service près d'Avocourt.

Au soir du 18 décembre, le front est stabilisé sur une nouvelle ligne, qui consacre la perte de 320 km² de territoire. En ce sens la Bataille de Verdun se termine sur une victoire défensive, puisque l'ennemi n'a pu franchir ce fameux saillant et restera hors d'atteinte de la capitale.



Epilogue de cette bataille et, de façon plus générale, de l'ensemble de cette première guerre mondiale pour le pays salonnais. Parmi les soldats ou sous-officiers mobilisés, beaucoup ne sont pas revenus ou sont revenus handicapés par amputation d'un ou plusieurs membres. Un chef de famille devenu invalide pouvait-il continuer à assurer une vie décente aux siens dans les conditions de l'après-guerre ? Une veuve chargée de famille avait-elle un emploi ou des ressources capables de la faire vivre, elle et ses enfants ou ses parents ? La société avait changé, les femmes avaient participé à l'effort de guerre en tenant des emplois laissés vacants par les hommes mobilisés.

En fin de compte, la fin de la guerre s'est accompagnée d'un recul démographique dans beaucoup de villes, du fait des morts, mais aussi du départ de familles qui sont allées chercher ailleurs un nouveau logement, un nouvel emploi...

Si l'on s'en réfère aux chiffres officiels de 1911 et de 1921, la perte de population a été sensible pour le pays salonnais : Salon est passée de 14 019 habitants à 13155 (- 864) ; Pélissanne de 1 583 à 1 305 (-278) ; La Barben de 231 à 212 (- 19) et Aurons de 151 à 85 (- 66).

Ces pertes ne sont pas dues entièrement à la Bataille de Verdun, bien sûr, mais les morts de ce champ d'honneur y ont largement contribué.

Jean-Gérard Chevassu